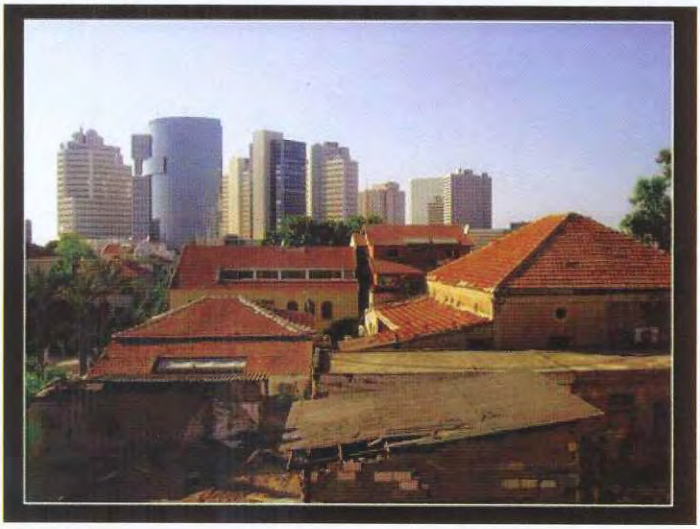
Yod

REVUE DES ÉTUDES HÉBRAÏQUES ET JUIVES

Tel-Aviv - cent ans d'architecture, d'art et d'écriture



NUMÉRO 13

NOUVELLE SÉRIE

INALCO

Nouvelle série

13

Tel-Aviv – cent ans d'architecture, d'art et d'écriture

2008
PUBLICATIONS LANGUES O'

Boire un café en hébreu*

Les cafés littéraires sur la scène culturelle de la Tel-Aviv de l'époque du Yishuv.

Zohar Shavit

Introduction

Dès 1910, soit un an après la création de Tel-Aviv, qui n'était alors aux yeux de ses fondateurs qu'un quartier avec jardins, le Conseil de douze membres qui administrait le quartier[1] avait déclaré son intention de « construire sur le boulevard un kiosque de deux mètres sur deux, où l'on vendrait des boissons fraîches non alcoolisées »[2]. Ce kiosque avait déjà des allures de café avec ses quelques tables éclairées la nuit par un réverbère Lux. Les conditions de location étaient draconiennes ; il était entre autres « interdit à toutes les employées du buffet[3] de sexe féminin aussi bien de vendre que de servir aux clients de l'eau gazeuse ou des glaces, il est [était] aussi interdit de détenir dans le buffet des boissons alcoolisées comme le cognac, le vin, la bière etc. »[4]. Cela n'empêche pas d'y voir les prémices d'une caractéristique de l'espace public de Tel-Aviv, la

---

* Cet article est traduit de l'hébreu par Agnès Woog.

[1] Yaakov Shavit, Gideon Biger, *Histoire de Tel-Aviv en quatre volumes*, éd. Ramot, université de Tel-Aviv, vol. 1, p.156-169.

[2] Ayyelet Negev, «Maintenant, c'est une banque», *Musaf shiv'a yamim* (Yedioth Aharonot) 26/ 03/1999, p. 85.

[3] L'hébreu emploie le mot « buffet ».

[4] Ibid.

profusion de cafés et de restaurants : dès 1934, 178 buvettes furent définies comme cafés[5]. Les cafés de Tel-Aviv, à l'européenne, étaient bien différents de ceux de Jaffa (exception faite des cafés Lorentz et Lifshitz, européens eux aussi), où, assis sur des tabourets, on buvait du café, fumait un narguilé et jouait au jacquet. De plus, à Tel-Aviv, chaque catégorie de la société, bourgeois, ouvriers, soldats anglais, hommes politiques, orientaux et enfin artistes et créateurs, avait ses propres établissements. La ville acquit rapidement, grâce à ses cafés, une apparence de cité moderne, bouillonnante de vie et détachée de la tradition[6]. Pour dépeindre son style inimitable, l'écrivain Shalom Ash citait, dans un texte de 1936, sur le même plan le grand nombre de cafés, le théâtre, les concerts, le musée et les bibliothèques :

> *A Tel-Aviv il y a davantage de concerts qu'ailleurs en orient et ils sont meilleurs... A Tel-Aviv se trouve l'unique bon théâtre non seulement de toute la Palestine mais aussi d'une bonne moitié du globe terrestre... le seul musée européen, des bibliothèques de prêt, un déluge de clubs et de cafés*[7].

Dans certains de ces cafés, surtout ceux du front de mer, on dansait souvent le soir, parfois au son d'un orchestre[8]. S'y produisaient des chanteurs comme Shoshana Damari, Mina Bern et Matitiahu Rosin, qui avaient souvent pour parolier Nathan Alterman[9], le célèbre poète moderniste. Lui-même évoqua fréquemment dans ses poèmes la Tel-Aviv de l'époque du Yishuv. Dans l'une de ses rubriques *Rega'im* (« moments »)[10] il décrivit les poètes dans les cafés

---

[5] Yaakov Shavit, Gideon Biger, *ibid.*, p. 336.

[6] Yaakov Shavit, Gideon Biger, *ibid.*, p. 312.

[7] Shalom Ash, « Tel-Aviv, un demi-jubilé » *Yediot Tel-Aviv*, 3-4, 12-17, cité par Yaakov Shavit, Gideon Biger, *Histoire de Tel-Aviv en quatre volumes, éd. Ramot, université de Tel-Aviv*, vol. 1, p. 314.

[8] Nathan Shahar, « La Musique dans les cafés du bord de mer, 1925-1960 », in *Karmiel*, 2007, p. 204-207.

[9] Shlomo SHEBA, « Un Poète de retour dans sa ville », in *'Et-Mol* 84, avril 1989, p. 23.

[10] Rubriques publiées par Haaretz entre 1934 et 1943 où il réagissait dans ses poèmes aux événements politiques, sociaux et publics

littéraires. Les uns sont occupés à bâtir des maisons[11] en vers tandis que les autres tel-aviviens ne sont préoccupés que de maisons et de terrains :

בך הללו מתחבאים / שאין חלום-מגרש עצור בם,/ אשר בנו "בתים" רבים.../
לשיר אותם ולא לגור בם.[12]

(En toi, se cachent/ ceux qui n'ont aucun rêve de terrain / ceux qui ont construit de nombreuses 'maisons'.../ pour les chanter, non pour y habiter)

Si le Erets-Israël ouvrier était bâti par les pionniers à l'écart des villes, on peut relever qu'une bonne partie de la vie sociale durant l'époque du Yishuv était citadine, souvent bourgeoise et accompagnée d'une intense activité culturelle. C'était en ville que se réalisait la vision d'Herzl, qui dans son journal du 7 juin 1895 avait souhaité que les cafés de l'État des Juifs fussent dans l'esprit de ceux de Paris ou de Vienne, ou, pour reprendre sa formulation, « un café-concert » et « un café des Champs-Elysées »[13].

Certes Jérusalem avait aussi ses cafés. Hayyim Hazaz, Immanuel Olswanger et Shamma Pinski y donnaient leurs rendez-vous, le premier au *Atara* (« couronne ») et les deux autres au Hermon. De véritables légendes naquirent sur ce qui s'y passait. Pour ne citer qu'un exemple, on racontait que le poète Avraham Ben-Yitshaq, qui avait fait de la pension Greta où il logeait son propre café, aimait y rester silencieux des heures durant, en compagnie de ses invités. Une fois qu'il y avait convié Immanuel Olswanger celui-ci lui proposa : « nous sommes restés silencieux jusqu'à présent sur un sujet, maintenant taisons-nous sur un autre sujet »[14]. Cependant, ce n'est qu'à Tel-Aviv que les cafés sont devenus la scène de la vie

---

[11] NDT jeu de mots : « strophe » et « maison » sont désignés par le même vocable en hébreu.

[12] Nathan Alterman, «*Sheleg ha-Levanon* Neige du Liban » in *Moments*, I, Hakibbutz Hameuchad, Tel-Aviv, 1974, p. 77-78 ; publié pour la première fois dans le journal *Haaretz*, 28/12/1934.

[13] Theodor Herzl *Des Juifs*, journal [1895-1898], Mosad Bialik, ha-sifriya ha-tsiyonit, Jérusalem, 1997, p. 83.

[14] Israel Zmora, « Les Cafés littéraires des années trente et quarante » (1), *Yedioth Aharonot* 23/12/1977.

culturelle, ou, dans le langage imagé de Aharon Amir « le poumon de Tel-Aviv »[15].

Les cafés littéraires

Nombreux étaient les cafés littéraires où se croisaient artistes et créateurs en tout genre. « Au début des années trente » écrit Avidov Lipsker, « aucun jeune poète ne pouvait se permettre de ne pas faire partie des habitués de l'un ou l'autre des nombreux cafés de la rue Allenby et des rues adjacentes »[16]. Dans ces établissements avaient lieu régulièrement des activités culturelles parfois même institutionnalisées. Par exemple au *Sheleg ha-Levanon* (« neige du Liban ») fonctionnait un club d'échecs ; l'association des musiciens et des professeurs de musique tint sa réunion hebdomadaire au café Gdanski pendant tout l'été 36 et en 1940 y fut même ouvert un club d' « artistes de scène », pour lequel les locaux « serviraient de lieu culturel où pourraient se rencontrer et se reposer les artistes de la scène, quels qu'ils soient ». L'équipe de *Ktuvim* (« écrits ») (initialement revue de l'Union des écrivains) organisait au café Rezki des conférences du club *Amodaim* (« plongeurs » ») qui voulaient rivaliser avec celles du club *Oneg shabbat* (« Délices du shabbat ») de Bialik qui avaient lieu à l'*Ohel Shem* (« la tente de Sem»). De plus, on y célébrait couramment la parution d'un livre ou la première d'une pièce. Au café Ararat on lançait des livres et des revues comme par exemple l'ouvrage d'Avraham Shlonsky *Chants de la ruine et de la réconciliation*[17] ou le premier n° de la revue *Turim* (« rubriques », « colonne d'un journal » « vers ») dans sa nouvelle formule en avril 1938, et le théâtre *Hamatate* (« le balai ») y fêtait régulièrement ses premières[18].

---

[15] Ayyelet Negev, art. cit., p. 82.

[16] Avidav Lipsker, *La poésie de Yitshak Ogen, écologie de la littérature des années trente et quarante en Erets-Israel*, Magnes, Jérusalem, 2006, p. 99.

[17] *שירי המפולת והפיוס* , juin 1938.

[18] Entretien avec Yaakov Timan, cité par Menahem Dorman, *Nathan Alterman, Éléments biographiques*, Hakibbutz Hameuchad, Tel-Aviv, 1991, p. 219.

C'est sans doute le *Sheleg ha-levanon*, sis au 15, rue Allenby, à l'angle de la rue Ben-Yehuda qui fut le premier café littéraire. Nathan Alterman écrivit à son propos les lignes suivantes :

היה בו עט ולב נובעים..
היתה סיגריה מלחשת.
יינות פלאים. שירים טובים.
פגרי זבובים בתוך נברשת.

בך ה"שלג", בלילות,
מצא כל איש את מנת כוסו לו.[19]
העיר זמרה במקהלות
ורק אתה זמרת סולו.

(Il y avait un stylo et un cœur qui chacun s'épanchait
Il y avait une cigarette au bout ardent
Des vins prodigieux. De bons poèmes.
Des mouches mortes dans le lustre.

Chez toi, ô Neige, la nuit,
Chacun trouvait verre à sa mesure.
La ville chantait en chœur,
Mais c'était toi le soliste.)

Ensuite vinrent *Ginnati* (« mon jardin »), *Pinati* (« mon coin ») et *Atara* (« couronne »), *Shelosha Kushim* (« Aux trois noirs »), *Haganna* (« défense »), Ararat , *Ma'or* (« luminaire »), *Kasit* (« corail ») et *Qanqan* (« jarre ») et aussi des établissements dont l'enseigne était au nom de leurs propriétaires, Altschuler, Bader, Rezki, Gdanski . Souvent ils furent baptisés par des poètes, comme le furent *Kasit*, *Ararat* et *Qanqan* par Shlonsky[20]. Il n'était pas rare non plus que ces cafés fussent le sujet de poèmes ; ainsi « La Neige du Liban/ *Sheleg ha-Levanon* » d'Alterman qu'on vient de citer, ou « Ararat », de Shlonsky publié initialement par l'hebdomadaire *Turim*, qu'il avait fondé en 1933 :

---

[19] Nathan Alterman, "שלג הלבנון" « La Neige du Liban » p. 77-78. Publié pour la première fois dans Haaretz le 28 décembre 1934.
[20] Karmiel, p. 207, 214.

הן גלוי ומפורסם גם לבור דאוריתא: / כתום המבול, בחפשו לו מפלט,/ גם נח לא אץ כלל ללכת הביתה, – / הוא בא למקום אשר שמו אררט![21]

(Même le plus grand ignorant sait fort bien/ qu'à la fin du déluge, alors qu'il cherchait un abri,/ Noé non plus n'avait aucune hâte de rentrer chez lui, –/ il se rendit à un endroit appelé Ararat !)

La municipalité de Tel-Aviv recevait de nombreuses demandes pour que les cafés obtiennent l'autorisation de fermer plus tard, ce qui témoigne bien de la place qu'ils occupaient tant dans la vie quotidienne que dans la vie culturelle. La direction du théâtre *Ha-Matate* justifia sa demande concernant le *Sheleg ha-Levanon*, en arguant que sa fermeture plus tardive était vitale pour le mode de vie de sa troupe :

> *La directive municipale prescrivant de fermer le café à minuit nous lèse spécialement et gravement. Étant donné que nous terminons nos représentations à cette même heure – nous n'avons la possibilité ni de nous restaurer ni de reprendre des forces.*[22]

Dans une pétition de 1931 signée par quatre cent onze[23] clients du *Sheleg ha- Levanon*, la demande est motivée par l'importance des rencontres qui y ont lieu, sur le plan social et sur le plan artistique :

> *Le soir, la grande majorité des clients des cafés tel-aviviens sont des artistes qui travaillent dans diverses institutions, théâtres, salles de concert etc. A l'issue de ce travail, c'est pour discuter et passer du temps ensemble que nous nous voyons au café et pas pour nous enivrer, si bien qu'il n'y a personne parmi nous qui puisse troubler le moins du monde et de quelque façon que ce soit le repos nocturne.*

---

[21] Rapporté par Uri Sela, « Le Courant léger de la poésie hébraïque », *Proza*, Tel-Aviv, 1985, p. 98.

[22] 10/06/1931, Archives de la municipalité de Tel-Aviv, 4-3023. (La demande comporte trois fautes d'orthographes : il manque à trois reprises des ').

[23] L'accord de genre n'est pas fait dans l'hébreu.

> *Nous demandons que soit pris en compte le fait que nous sommes tous occupés la journée par des tâches et des fonctions diverses et que la soirée est notre seul moment de détente sans lequel nous n'avons pas la possibilité d'avoir une vie sociale ou de régler des affaires artistiques*[24].

Le propriétaire du café Gdanski motive sa demande à la municipalité de Tel-Aviv de fermer non plus à minuit mais à 2 heures du matin, non par des considérations économiques mais par le style de sa clientèle:

> *Le café du 43, rue Allenby compte parmi ses clients des artistes et des écrivains, qui ont l'habitude de prolonger leurs réunions tard le soir. La police me demande de fermer à minuit, ce qui est pour moi une situation désagréable, parce que je dois m'excuser auprès de clients au beau milieu de leurs conversations. C'est la raison pour laquelle je demande qu'on veuille bien m'accorder une dérogation de ne fermer le café qu'à deux heures du matin. J'assure que l'essentiel, c'est non pas ce que rapportent ces deux heures, mais ma clientèle spécifique, à laquelle son mode de travail permet d'avoir du temps libre après minuit*[25].

De semblables lettres furent envoyées individuellement par les propriétaires du Hermon[26] du Altschuler[27] et Izbitzki[28], ainsi qu'une lettre collective signée de plusieurs dizaines de cafetiers et propriétaires de buvettes[29].

---

[24] 14/06/1931, Archives de la municipalité de Tel-Aviv, 4-3023.

[25] 2/10/1934, Archives de la municipalité de Tel-Aviv, 4-3022. L'original contient des fautes d'hébreu.

[26] 22/06/ 1931.

[27] 09/06/1931.

[28] Archives de la municipalité de Tel-Aviv, 4-3021.

[29] Ibid.

Un foyer et un bureau

Avraham Shlonsky, à qui l'on avait demandé de décrire les cafés de la Tel-Aviv des années 30, les compara à « La Coupole de Paris ou au Romanisches Café du Berlin d'autrefois »[30]. Le succès des cafés n'était pas dû à la seule volonté d'imiter le modèle européen des années 20. En effet, la pénurie de logement[31] contraignait nombre d'artistes à faire du café leur lieu de travail, comme en témoigne Aharon Amir :

> *Nous trouvions refuge dans les cafés, car il n'y avait pas de logements. [...] Les gens donnaient en location une pièce de leur appartement qui en comptait deux de sorte que deux couples vivaient dans le même appartement. Il n'y avait pas d'électricité mais des lampes à pétrole ; le four fonctionnait à peine alors que les cafés étaient chauffés l'hiver et bien aérés l'été*[32].

Les cafés servaient à tous ceux qui comptaient dans le monde culturel à la fois de refuge, de lieu de travail, où s'échangeaient les idées, et souvent de second foyer ou de succédané de foyer, comme le montrent de nombreux témoignages : « nous constituions une vraie bohème. Si j'avais voulu rapporter des commérages, on aurait pu en faire un best-seller [...] »[33] avait confié Arie Navon à Amia Lieblich. Quant à Emil Feuierstein, il écrivait avec chagrin après la fermeture du *Sheleg ha-Levanon* :

> *Il est difficile de décrire ce que représentait ce café pour moi et pour une certaines personnes. Peut-être me suffira-t-il de dire que c'était l'unique café populaire de Tel-Aviv. Il servait de « foyer » à des centaines de personnes, qui s'y reposaient, lisaient le journal, tenaient des conversations privées ou publiques, réglaient leurs affaires, débattaient de questions littéraires, buvaient un thé digne de ce nom, mangeaient,*

---

[30] Avraham Shlonsky, « Immigrés dans la patrie » in *Turim*, 6/07/1933.
[31] Israel Zmora, art. cité (1), *Yedioth Aharonot* 23/12/ 1977.
[32] Ayyelet Negev , art. cit., p. 82.
[33] Amia Lieblich, אל לאה (*Vers Lea*), Hakibbutz Hameuchad, Tel-Aviv, 1995, p. 103.

> *bavardaient, jouaient aux échecs. Quelle ambiance régnait dans ce lieu ! Quelque chose de vraiment inimitable qu'on chercherait en vain dans Tel-Aviv tout entière [...] C'était au Sheleg ha-Levanon que j'étais moi-même.*[34]

Menahem Dorman explique ce rôle de foyer par le jeune âge de cette société, laquelle trouvait en quelque sorte son point d'ancrage dans les cafés[35]. En considérant le café en tant que lieu de création, il ajoute : « A l'occasion, ils servaient d'atelier : de nombreuses œuvres littéraires y furent créées, parfois même illustrées ou accompagnées de musique »[36]. Différents artistes ont relaté qu'eux-mêmes ou leurs confrères avaient transformé les cafés en bureau. Le peintre Arie Navon rapporte que Lea Goldberg, qui travaillait au café Shilo et au café Herlinger rue Ben-Yehuda, près de son domicile de la rue Arnon, y accomplissait toutes ses tâches : d'écrivain, d'éditrice et de traductrice[37]. Lui-même travaillait avec elle au Dan :

> *Lea Goldberg recevait du travail comme rédactrice en chef adjoint de Davar la-yeladim (« Davar pour les enfants »), avec Yitshaq Yatziv. Moi, j'y venais pour les dessins. Nous nous sommes liés d'amitié. Je me souviens de nous installés à la terrasse du Dan, face à la mer, je dessinais, elle écrivait*[38].

Ailleurs, il évoque la création du *Dixième Poussin* avec Alterman au *Sheleg ha-Levanon* :

> *Notre premier travail commun, c'était des vers qu'il avait écrits pour mes dessins destinés à la première page du n° de Pâque de Davar la-yeladim. Il s'agissait d'une nouvelle narration, originale, du chevreau du chant populaire traditionnel Had-Gadya (« un chevreau »). Les illustrations lui plurent tant qu'il y ajouta des vers. Le premier café sur lequel il jeta son dévolu était le Sheleg ha-Levanon rue*

---

[34] Emil Feuierstein, « Esquisses tel-aviviennes, oraison funèbre de 'La Neige' תשע בערב (Neuf heure du soir), 16/02/1939, 7, p. 7.

[35] Menahem Dorman, op. cit. , p. 113.

[36] Ibid. p. 117.

[37] Arie Navon, *Tracé et écrit*, Am Oved, Tel-Aviv, 1996, p. 85.

[38] Amia Lieblich, *op .cit.*, p. 103.

Allenby, près de la mer. Il était entouré d'un groupe d'amis ; leur équipe, qu'il dirigeait, fut surnommée tish[39] *(« table », en yiddish). Tous buvaient et chantaient y compris Alterman, avec sa voix enrouée et saturée d'alcool.*

Un beau jour Alterman me remit des poèmes pour enfants intitulés Le Dixième Poussin dont je réalisai l'illustration alors que nous étions au café. Les poèmes devaient ensuite être publiés dans une sorte de brochure où nous avons inséré les corrections des textes et des dessins avant de la mettre en pages. Pendant la correction, il me dit que nous devrions continuer à faire des brochures pour enfants, et me proposa même de dessiner un symbole graphique composé de nos initiales.[40]

Dans l'atmosphère animée des cafés, les artistes et auteurs se voyaient presque quotidiennement, ce qui loin de nuire à leur création lui servait en fait de catalyseur. Aharon Amir exprime ainsi cette idée : « J'ai découvert que le tumulte neutre d'une foule environnante favorisait davantage la concentration que l'isolement »[41]. Yaakov Hurgin décrit avec pittoresque la façon dont Yaakov Fichman réussissait à bien se concentrer au café : « Les voix, le ressac, le vacarme de la circulation, toute cette cacophonie du front de mer non seulement ne dérange pas le poète lorsqu'il écrit mais c'est en elle qu'il puise son inspiration»[42]. Néanmoins certains auteurs ne travaillaient jamais dans les lieux publics : «nul n'a jamais vu Nathan Alterman ou Yaakov Horowitz en train d'écrire : c'était chez eux une activité des plus intimes ; jamais non plus ils ne lurent à haute voix leurs œuvres »[43].

La vie au café était réglée comme du papier à musique. Shlonsky allait d'un café à l'autre : après avoir terminé la rédaction du journal au café Carlton, il travaillait au *Kasit* et, parfois, continuait au

---

[39] Sur le *tish* cf. infra.

[40] Arie Navon, *op.cit.*, p. 83.

[41] Ayyelet Negev, art. cit., p. 82.

[42] Yaakov Hurgin, « Tel-Aviv, un faisceau de souvenirs » in *Gazit*, 1949-1950, vol. 33, 9-12, 34, 1-12, p. 29.

[43] Israel Zmora, art. cité (3), *Yedioth Aharonot* 6/01/1978.

Qanqan, ainsi qu'en témoigne Arie Navon : « Le matin il commençait par une partie d'échecs au café, puis se rendait à la rédaction avant d'aller dans d'autres cafés, dans un ordre immuable »[44]. Alterman voyait généralement ses amis au *Kasit*, au Zins ou au Ararat ; le soir il menait un groupe d'entre eux boire un verre dans des buvettes qu'il avait surnommées diversement : « le Juif triste » ou « le commentaire de Rashi »[45]. Yaakov Fichman travaillait lui aussi dans différents cafés selon le moment de la journée. Lorsqu'on demandait à sa femme où l'on pouvait le trouver, elle envoyait la personne à tel ou tel café selon l'heure qu'il était[46] et dans la version colorée de Hurgin :

> *Si vous désirez rencontrer le poète Yaakov Fichman durant la matinée, n'allez surtout pas le quérir en sa demeure, près de son propre bureau. Cherchez-le plutôt dans un café, l'hiver en ville, l'été sur la promenade du front de mer. Vous pourrez voir devant une fenêtre ou une porte ouverte sa tête rousse à lunettes et sa main courir sur une feuille de papier en y laissant derrière elle des caractères ronds, féminins, pris entre les lignes et les corrections [...]* [47]

Lea Goldberg a bien décrit l'ambiance féconde en échange d'idées du café fréquenté par les artistes de son groupe :

> *Les heures de la soirée s'étiraient jusqu'à la nuit, jusqu'à minuit passé. Devant le petit café où nous nous rencontrions en début de soirée passaient des attelages conduits par des cochers arabes. Parfois des passants s'arrêtaient pour regarder notre groupe qui remplissait entièrement le café. Nombreux furent ceux qui dirent par la suite que les oisifs faisaient des nuits leurs journées au Kasit....*
>
> *Les « oisifs » se rencontraient au Kasit après une épuisante journée de travail : l'un dans un bureau, l'autre à la rédaction d'un journal, qui, après ces heures de travail,*

---

[44] Amia Lieblich, *op .cit.*. p. 103.

[45] Israel Zmora, art. cité (2), *Yedioth Aharonot* 30/12/1977. ; Shlomo Tanaï, « Les Cafés des écrivains » in *'Et-Mol*, vol. 14, fasc. 2 (82) décembre 1988, p. 13.

[46] Israel Zmora, art. cité (1), *Yedioth Aharonot* 23/12/ 1977.

[47] Yaakov Hurgin, art. cité, p. 29.

trouvaient encore le temps de traduire dix pages d'un livre ou d'écrire des chansons pour le théâtre. Quant à moi, j'enseignais dans deux écoles différentes, chacun à une extrémité de la ville, dans l'une le matin et dans l'autre l'après-midi. Et nous volions tous de notre temps pour écrire des poèmes. Cette année-là, la première de mon installation en Palestine, nous étions presque tous, nous, c'est-à-dire les membres du groupe Yahdaw (« ensemble »), dans un état de perpétuelle pauvreté. Notre travail quotidien, comme je viens de le dire, était exténuant, mais le soir, au lieu d'aller nous coucher pour trouver quelque repos, nous nous permettions d'être des « oisifs » en allant au café pour y avoir des conversations ou des discussions et parfois même pour y plaisanter et y chanter.[48]

Elle rapporte aussi que chaque soir ils débattaient de questions et de projets littéraires et artistiques :

En général, la conversation finissait par porter sur des projets littéraires dont la plupart étaient irréalisables, faute de moyens. Cela ne nous empêchait pas d'en formuler chaque soir de nouveaux, très ambitieux et prometteurs, concernant des revues littéraires, des recueils, des éditions d'ouvrages. Le plus prolifique dans ce domaine était Yitshak Norman, qui, presque chaque semaine, voyait une nouvelle possibilité de révolution littéraire.[49]

Café et domicile contrastaient souvent, non seulement parce que le café exemptait évidemment des obligations domestiques, mais aussi parce qu'il pouvait favoriser les relations extraconjugales. La liaison d'Alterman avec la femme peintre Tsila Binder eut pour cadre un café et non le domicile de l'un d'entre eux. « Rahel [Marcus, son épouse] n'allait jamais au café. C'était leur territoire à eux » rapporte Yoram Kaniuk à ce propos[50]. Il en va de même pour la liaison de Shlonsky et de Mira Horowitz qui se termina au demeurant par la

[48] Lea Goldberg, « D'autres rencontres (souvenirs et réflexions) » in *Al HaMishmar* 12/11/1954.

[49] Ibid .

[50] Ayyelet Negev, art. cit., p. 106.

formation d'un nouveau couple après la séparation de leurs couples respectifs. Comme c'était surtout un monde d'hommes, les épouses qui restaient généralement chez elles à attendre leur conjoint ne participaient donc pas à la vie au café[51].

En plus de leur rôle de second foyer, les cafés remplissaient une fonction centrale en créant des interactions entre les artistes et en favorisant les initiatives culturelles. Une bonne partie des événements de la vie culturelle se passait au café : création d'une nouvelle revue littéraire, décision de fonder un théâtre, écriture d'une pièce, traduction de poèmes, séparations entre les courants littéraires et abandon d'un type d'écriture pour un autre. Des maisons d'éditions y voyaient le jour et y disparaissaient, des querelles littéraires y éclataient ou s'apaisaient, de nouvelles initiatives littéraires y étaient lancées, de nouveaux poètes y montaient en scène alors que d'autres y perdaient leur statut. La description de Lea Goldberg qu'on vient de citer prouve qu'une bonne partie des projets nés dans les cafés ne se concrétisaient finalement pas et n'avaient aucune chance de l'être, mais le fait même de se réunir, avec les interactions entre artistes qui en résultaient, faisait naître de nombreuses idées et de nouvelles initiatives.

La création du théâtre satirique *Ha-qumqum* (« la bouilloire ») fut sans doute décidée au *Ginnati* et c'est au Bader qu'eut lieu une dispute entre Lamdan et Bialik, dont la colère avait été allumée par l'intention de publier la revue *Gilyonot* sans l'autorisation des membres de l'union des écrivains. La brochure *Orḫa* («caravane ») née en 1934 de l'idée commune de Yitshak Lamdan, Yosef Aricha et Dov Chomski, fut conçue et éditée au café Snir ; il en alla de même pour *Gilyonot*[52] et des périodiques *Ktuvim*, *Turim* et *Ittim*, rédigés dans différents établissements. C'est au Carlton que Shlonsky s'occupait de « la page de littérature » du *Mishmar* puis, lorsqu'il prit le nom de *Al ha-Mishmar* et devint un quotidien, de sa « rubrique littéraire ». A.B. Yafe témoigne du travail de Shlonsky au Carlton dans une interview accordée à Eilat Negev :

---

[51] Israel Zmora, art. cité (3), *Yedioth Aharonot* 6/01/1978.
[52] Avidav Lipsker, *op.cit.*, p. 98-99.

Il arrivait au Carlton, rue Herzl, soit à deux cents mètres de la rédaction, à onze heures et demie. Comme il n'avait pas de bureau, il avait transplanté son lieu de travail au Carlton. Les gens étaient étonnés qu'il fût installé là, entouré de quinze écrivains en train de jacasser, à boire un verre après l'autre - jusqu'à vingt verres - et que malgré tout il en sortît un journal[53].

Zmora lui aussi rapporte un témoignage identique :

C'est en public, au café, qu'il accomplissait sa tâche de rédacteur : il intervenait comme bon lui semblait dans les textes, les récrivant entièrement[54].

Les manuscrits étaient travaillés à la table du café, où les écrivains et poètes présentaient, d'une main souvent tremblante et le cœur à la fois ému et plein d'espoir, leurs manuscrits aux membres de la rédaction. Yehiel Perlemutter avait gardé un souvenir très vif malgré les années écoulées de la façon dont il avait remis pour lecture ses premiers poèmes à Avraham Shlonsky au Rezki. Sa description évoque celle d'un condamné à mort qui comparaît devant le juge suprême :

J'avais, dans ma cabane du quartier Mahlul, plusieurs poèmes que je ne touchais pas. Un beau jour vint chez moi un ami du kibboutz et nous sommes passés devant le Rezki. Mon ami après y avoir jeté un œil m'a dit « Shlonsky a l'air d'un singe ». Bien que cette comparaison m'affligeât, je ressentis du soulagement. Le lendemain, j'allai trouver Shlonsky pour lui demander de lire un petit poème. Il le lut le tourna et le retourna avant de me demander s'il y en avait un autre. Je lui répondis en hésitant « il y en a bien, mais... » « Apportez-le, apportez-le », me dit-il. « Je dois le recopier, » répondis-je

[53] Ayyelet Negev, art. cit., p. 86.
[54] Israel Zmora, ibid.

> *« et je n'ai pas d'encre », tentai-je une esquive. « Vous n'avez pas d'encre» ? « Apportez-le, apportez-le ».*[55]

Arie Navon se souvient de l'effet stimulant que la société de ces cafés avait sur lui.

> *Ces rencontres quotidiennes avec les écrivains, les poètes, les peintres et les gens de théâtre créaient un climat qui n'a pas peu contribué à mon développement et à l'enrichissement de ma vie. Je me souviens avec une tendresse nostalgique de cette époque fertile*[56].

A l'opposé, Hayyim Guri a évoqué le pouvoir destructeur qu'eurent de telles rencontres lors d'une soirée organisée à l'occasion de l'exposition au Musée Haaretz à Tel-Aviv sur les cafés à Tel-Aviv, au début 2007. En 1951 il était arrivé dans un café alors que ses amis, et plus particulièrement Moshe Shamir et Nathan Alterman, étaient en train de critiquer très violemment un de ses poèmes paru dans le numéro du jour de *Davar*. Guri retira alors tous les exemplaires du journal des kiosques de la ville et il cacha ce poème des années durant.

Territoires des cafés et combats entre les générations

Tous ces cafés se trouvaient dans un rectangle, délimité par les rues Allenby et Dizengoff, l'avenue Keren Kayyemet au nord et la rue Yavne au sud. Les différents territoires des groupes littéraires étaient bien définis et connus de toute personne s'y connaissant un tant soi peu en la matière : « Tandis que le café Rezki était le quartier général des membres de *Ktuvim*, le *Ginnati* servait de station au poète Yehuda Karni », à en croire les mémoires de Yaakov Hurgin[57]. Lorsque les membres du groupe Yahdaw, constitué autour de Lea Golberg, A. Shlonsky et N. Alterman, se séparèrent, ceux de *Ittim* (« Temps ») menés par Shlonsky choisirent pour siège le *Kasit* et le Carlton, tandis

---

[55] Rapporté par Ida Zurit, *Le Bon Sauvage*, Siman Kria, Hakibbutz Hameuchad, Tel-Aviv, 1995, p. 79.

[56] Arie Navon, *op.cit.*, p. 72.

[57] Yaakov Hurgin, art. cité, p. 28 et sur le même sujet, cf. Shlomo Tanaï, art.cité, et Israel Zmora art. cités, (1) 23/12/ 1977, (2) 30/12/1977 et (3) 6/1/1978.

que ceux de *Mahbarot la-sifrut* (« Les Cahiers littéraires ») allèrent au *Qanqan* et aussi au *Kasit* – personne ne pouvait renoncer à fréquenter ce dernier établissement. Cependant, les frontières étaient clairement tracées, comme l'exprime Dan Almagor :

> *C'est sur la scène des cafés que se déroulaient les combats littéraires ; à chaque fois qu'une génération se révoltait contre la génération précédente, elle changeait de table, ou de café. De la sorte les cliques ou les générations siégeaient les unes face aux autres.* [58]

De nombreux artistes ou auteurs, qui passaient régulièrement beaucoup de temps au café, se définissaient par « leur café ». Les journalistes et les écrivains de la seconde vague d'immigration, dont Yosef Aharonovitsch, Yitshak Laufbahn, Shlomo Tsemah fréquentaient le Bader, rue Idelson, où les rejoignait parfois Bialik, lequel allait également au Rezki proche de son domicile, avec Yaakov Fichman, Yaakov Steinberg, Hone Ravnitzki, Shaul Tchernichovsky et aussi Shlomo Tsemah. Les membres du cercle hongrois, comme Arthur Koestler et Avigdor Hameiri, se réunissaient au *Ginnati*. Les collaborateurs de la revue de l'Union des écrivains, *Moznayim* (« balance ») fréquentaient le Atlschuler à l'angle des rues Allenby et Hess. Yaakov Cohen était client du *Atara*, rue Allenby. Yitzhak Lamdan s'asseyait à jour et heure fixes au Snir avec les collaborateurs de *Gilyonot* – Yitzhak Shenhar, Yaakov Steinberg et Sh. Harberg – et avec l'équipe qui publia le recueil *Orha* – dont Yosef Aricha et Dov Chomsky. Alexander Penn fréquentait le *Qanqan*, Lea Goldberg le Herlinger et l'équipe de *Ktuvim* était initialement fidèle au Rezki, jusqu'à ce qu'en 1935 Shlonsky décidât d'interrompre cette tradition, parce que, selon lui, le propriétaire avait offensé une personne de l'équipe : « Rezki, qui avait un tempérament bouillant, ayant blessé l'un des nôtres, nous nous sommes tous levés et nous n'y sommes plus jamais retournés»[59]. Le propriétaire le courtisa, le supplia de revenir. De désespoir, il était même disposé à financer la revue du

---

[58] Ayyelet Negev, art. cit., p. 86.

[59] Tuvia Karmel, « Les Clubs culturels et la vie de la bohême » in *Yafo* 5740, p. 262.

groupe – mais rien n'y fit[60]. A la suite de cet abandon, l'établissement perdit son prestige, aux dires de Mordekhai Naor[61], puis un an et demi plus tard, le patron fut contraint de fermer.

Le choix d'un café n'était jamais innocent. Il marquait la définition du territoire d'un groupe donné ; toute modification de territoire, son abandon ou le passage à un autre territoire constituaient un véritable événement :

> *L'ascension ou le déclin d'un café traduisait souvent une péripétie de la vie littéraire, ou une modification des relations entre auteurs, ce qui n'avait d'ailleurs pas seulement un aspect personnel. Ainsi, le Carlton, avenue Rothschild à l'angle de la rue Herzl, servait en quelque sorte d'atelier à Ittim en 1946-1947, et de lieu de rendez-vous à Shlonsky et à ses disciples de la génération montante, qui serait nommée « génération du Palmah ». Alterman ne s'y rendait pour ainsi dire jamais. En revanche, le Kasit, rue Dizengoff, n'était déjà plus la capitale de Shlonsky et de ses amis*[62].

La place à l'intérieur du café lui-même, loin d'être insignifiante, symbolisait le statut : qui était assis au milieu de la table, qui était autorisé à s'installer sur le côté et qui n'avait même pas le droit d'entrer. Arie Navon décrivit Alterman en le comparant au Rebbe d'une cour hassidique assis à son *tish* traditionnel avec ses disciples regroupés tout autour à boire ses paroles : « il avait un *tish* à lui, et était entouré de toutes sortes de gens »[63].Yoram Kaniuk rapporte à propos de Yehiel Perlemutter – qui deviendra Avot Yeshurun – qu'il se souvient de lui « rue Dizengoff, en train de regarder avec envie de l'autre côté de la rue le *Kasit*. Mais le méchant Alterman ne lui permettait pas d'en approcher. Il marchait de long en large sans oser entrer »[64].

---

[60] Eilat Negev, art. cit., p. 85.

[61] Shula Wiedrich, Mordekhai Naor, *Café Retzky, café littéraire*, Modan, Ben-Shemen, 2006, p.11.

[62] Menahem Dorman, op. cit., p. 117.

[63] Amia Liebliech, op. cit.,1995, 102.

[64] Ayyelet Negev, art. cit., p. 86.

Rejoindre un groupe convives à un café relevait du rite de passage, et il fallait pour ce faire connaître au préalable l'un des convives... Shlomo Tanai rapporte que Yehoshua Tan-Pai lui proposa de le présenter à d'autres auteurs : « 'Viens au Ararat' me proposa-t-il 'avant midi. C'est là que je suis. Tu pourras y rencontrer d'autres personnes'»[65]. Lorsqu'il se mit à fréquenter le Ararat – en 1938, il y trouva Nathan Alterman, Lea Goldberg, Yisrael Zmora, Menashe Levin, Yaakov Horowitz et Shimon Gans (Gan). Plus tard, il put aussi y voir Refael Eliaz, Eliahu Tessler et Yisrael Cohen. Même avec le recul des années et après qu'il s'était fait un nom dans la littérature hébraïque, Tanai se souvenait encore de la façon dont il avait reçu à l'époque un signe de reconnaissance de la part de A.D. Shapira (Shapir) : « [...] Shapir posait sur moi un regard souriant, comme un léger éclat de rire, et essayait de me guider »[66].

Les traits distinctifs des groupes littéraires se constituaient lors de ces rencontres au café. Yaakov Hurgin parle de l'enthousiasme au combat du groupe et de la manière dont ses membres avaient développé ensemble leur détestation de Bialik :

> *Au Rezki, on pouvait voir chaque jour, à heure fixe le « groupe » littéraire révolutionnaire, mené par Avraham Shlonsky et l'essayiste et conteur Eliezer Steinmann. Là, autour d'une tasse de thé d'un demi-sou, ils siégeaient des heures durant, planifiant des guerres littéraires contre le Seigneur et son oint : ils faisaient voler en éclats dieux et idoles de la poésie hébraïque de l'époque. La guerre était conduite avec l'ardeur de la jeunesse, avec l'arrogance de ceux qui sont habitués à être obéis, avec beaucoup d'effronterie, plus d'ailleurs pour se frayer un chemin à eux-mêmes en écartant les concurrents que pour réorganiser véritablement la littérature hébraïque. La plupart des flèches étaient décochées contre Bialik : c'est avec une sorte de boulimie carnassière qu'ils donnaient l'assaut contre ce poète*

[65] Shlomo Tanai, art. cité, p.11.
[66] Ibid.

> *pour l'abattre et lui arracher les médailles que lui avait décernées l'ensemble du peuple juif.*[67]

Les scissions littéraires, chargées d'amertume, des années trente eurent également pour théâtre les cafés :

> *Toutes ces scissions mûrissaient simultanément dans les cafés, sans réunions officielles, sans comités ni assemblées dotées d'un pouvoir de décision. Shlonsky devenait de plus en plus à gauche, ce qui se reflétait dans Turim, et lui valut de vives critiques de la part de majorité des écrivains du groupe, dont Alterman, Yaakov Horowitz, Shapir et l'auteur de ces lignes. [...] D'une part il y avait donc Shlonsky, Lea Goldberg, Refael Eliaz et M. Lipchitz, qui au début collaborèrent à l'hebdomadaire Ha-Shomer ha-Tsa'ir avant de fonder un autre hebdomadaire, Ittim. De l'autre se trouvaient Alterman, Yaakov Horowitz, Tessler, A.D. Shapir et l'auteur de ces lignes, qui fondèrent Mahbarot la-sifrut. Je pense, et en fait, je suis presque certain que l'atmosphère des cafés de cette époque contribua à tous ces événements du monde littéraire tel-avivien*[68].

Le café comme scène de théâtre

Les habitués des cafés prenaient part, tout comme les artistes et les cafetiers, à ces événements. Les poètes, acteurs, metteurs en scène et écrivains étaient les célébrités de l'époque et, comme la radio n'existait pas encore (*Qol Y^e^rushalayim* commença d'émettre en 1936), leurs admirateurs venaient régulièrement aux cafés pour les y voir de près et écouter discrètement leurs conversations.

> *Étant donné qu'alors les gens étaient sensibles aux habitudes des écrivains et curieux de les voir en chair et en os, chaque établissement devenait immédiatement célèbre. Les professeurs, les bibliothécaires et de simples lecteurs*

---

[67] Hurgin, art. cité, p. 28.
[68] Israel Zmora, art. cité (2).

fréquentaient aussi ces cafés, s'enivrant de leur atmosphère particulière[69].

Les simples consommateurs étaient témoins de discussions littéraires, de disputes poétiques, de confrontations entre les générations littéraires et aussi des rivalités personnelles. Parfois on en venait aux mains : les critiques pouvaient aussi être frappés par ceux qui étaient mécontents de leur compte rendu. C'est le cas de Hayyim Gamzu ainsi qu'il en ressort des mémoires de Gavriel Zifroni :

> *Parfois des coups étaient échangés. Une fois le critique Gamzo arriva au Kasit et un peintre connu, Kulbianski leva sa canne pour le frapper, car ils avaient un compte à régler et il fut aussi frappé par un autre peintre, Frankel, ainsi que par le mari d'une actrice sur laquelle il avait écrit une mauvaise critique.*[70]

Souvent, les cafés étaient la scène de drames personnels, comme par exemple celui de la femme du poète Alexander Penn, qui, jetée hors de chez elle avec sa fille qui n'était qu'un bébé, au profit de sa maîtresse du moment, apparut au café pour demander l'aide de ses amis[71].

Les propriétaires des cafés, bien conscients que cette clientèle d'artistes représentait une valeur commerciale, la mettaient en avant dans leurs réclames. Ces annonces mettaient en avant davantage la clientèle que les boissons et les plats servis.

Contrairement au café Casino, à la clientèle bourgeoise, qui assurait : « tout est frais ; les produits ne sont pas importés », les cafés *Kasit*, *Sheleg ha-Levanon*, Rezki et Gdanski vantaient non pas le menu mais leur clientèle. Le *Sheleg ha- Levanon* se définissait comme « le café des artistes » en déclarant « c'est le café des artistes, où se rencontrent chanteurs, poètes, metteurs en scène et musiciens, de

---

[69] Israel Zmora, art. cité (1).
[70] Cité par Ayyelet Negev, art. cit., p. 86.
[71] D'après les souvenirs de Gabriel Zifroni , Ayyelet Negev, art. cit., p. 86.

toutes les espèces ! »[72], quant au Rezki, il se disait « le lieu de rencontre des gens cultivés de la ville, le pouls de la vie tel-avivienne » au cœur de la création culturelle :

Quel est donc le lieu où s'assoient les artistes ? Au café Rezki !
Où se créent les groupes d'écrivains ? Au café Rezki !
Où se décide le sort des premières ? Au café Rezki !
Où entendre la première critique d'un concert? Au café Rezki !
Où entendre les dernières nouvelles? Au café Rezki !
Où entendre une opinion sur un nouveau livre? Au café Rezki ![73]

Soulignons enfin qu'outre leur rôle socioculturel, les cafés jouèrent un rôle important dans la création du tissu hébreu de la vie du Yishuv et de ce fait dans la révolution de l'hébraïsation, caractérisée par son caractère totalitaire. Pour la première fois dans l'histoire de la nouvelle culture juive, tout un système de culture était entièrement en hébreu des choses les plus triviales aux plus hautes expressions de la culture.

La révolution de l'hébreu – le grand projet réussi du sionisme – fut rendue possible non seulement grâce la mise sur pied d'un système éducatif en hébreu, mais aussi par les petits détails du quotidien – les marques des cigarettes et les menus des cafés. Les cafés, et plus spécialement des cafés littéraires, et la vie quotidienne qui s'y déroulait, contribuèrent à rendre l'espace public hébraïsé et permirent de façon significative la concrétisation de la possibilité qui existait en Palestine de construire tous les domaines de la vie en hébreu et rien qu'en hébreu.

---

[72] Publicité pour le café, *Ketuvim*, 24/4/1929 (cette publicité est en rimes, ndt).
[73] Annonce parue dans *Turim* 22/6/1933.

Café Ratzki : de droite : Bat Miryam ; Léa Goldberg, Shlonski ; Israël Zmora ; Bialik

Espresso
אספרסו
BITAN
בית

הישוב פסק
"עטרה"
הוא הקפה שלנו
"ATARA" COFFEE